

Commentaire du conte de Grimm n°93, *La Corneille*

Préambule

Les contes populaires sont infiniment riches de sens qui nourrissent aussi bien le psychisme inconscient que notre réflexion consciente sur les grandes questions existentielles ou les relations humaines quotidiennes. Cette polysémie fait que chacun y perçoit ce qui l'occupe à ce moment et qu'il y a autant de perceptions que de lecteurs ou d'auditeurs d'un conte.

Ce que je vous propose ici est ma lecture personnelle et ce que je vous souhaite, c'est d'en être inspiré pour faire votre propre chemin avec ce conte « merveilleux »¹. Pour aller plus loin avec les contes, vous trouverez une bibliographie succincte à la fin de ce texte.

Mais qui donc est le personnage principal de ce conte ?

Celle qui donne son nom au conte est, au début du conte, dans sa toute petite enfance : « Il était une fois une reine qui avait une petite fille. Celle-ci était encore petite et devait être portée dans les bras. »

C'est de l'enfant, la corneille, et de celui qui doit la délivrer qu'il s'agit d'un bout à l'autre du conte. Alors que la première phrase donnerait à penser que la reine en sera l'héroïne.

C'est souvent le cas dans les contes de quête et de délivrance², ils commencent par « Il était une fois » le père ou la mère de celui qui subira les conséquences de la faute parentale. Comme si l'histoire de ce parent se prolongeait dans son enfant : le parent aurait lui aussi, subi une faute de son parent, faute qu'il reproduit. Et ainsi de suite en remontant les générations. Mais, nous dirait le conte, voici venu le temps où la faute sera lavée par la grâce de l'enfant. Il parcourra le chemin de croissance et de développement humain que n'ont pas fait ses ascendants, assurant par là-même la rédemption des générations suivantes. Ces contes nous disent donc que toute la lignée est frappée d'ensorcellement jusqu'à ce que l'un de ses membres fasse le chemin nécessaire pour le briser ; tout le chemin, car il est long et plein d'embûches. Alors, enfin, la faute est lavée : ici s'arrête la damnation.

Cependant, de quelle faute s'agit-il ?

Dans les contes de *La jeune fille sans mains* ou *Rumpelstilzchen*, celle du père est abominable. Et celle de la mère du conte des *Six serviteurs*, n'est pas moins indigne. Mais celle du père des contes du *Roi de la montagne d'or* ou de *l'Ondine en son étang* est plus courante, qui est d'être tellement pris par ses tracas matériels qu'il en oublie (un instant) l'existence de son enfant³.

¹ Les contes ont été classés selon une typologie internationale. Sur les contes « merveilleux », voir notamment : <https://www.mediatrice.be/uploads/sources/contesmerveilleux%20EXTRAITS.pdf>

² Contes « de quête et de délivrance » selon la nomenclature d'Anna Griève (*Les trois corbeaux*, Imago, 2010). D'autres contes « merveilleux » de « quête » (sans « délivrance ») commencent de la même manière, tels l'oiseau d'or (« Un roi avait un beau jardin ») ou l'Eau de la vie (« Un roi était malade »).

³ Mais une adolescente dans un Service d'Accueil et d'Aide Educative a réagi comme ceci au conte de *L'ondine* : « Des gens nous aident mais le prix à payer est trop fort ; *Un enfant pour de l'argent* ! Moi, je ne le ferais pas – on l'a fait avec moi. » Elle a donc bien ressenti l'acte du père comme une vente de son enfant à naître au diable.

Mais la mère de **La corneille**, a-t-elle commis une *faute* ? Toutes les mères n'ont-elles pas eu parfois envie de mettre leur enfant au placard pour avoir la paix pendant un moment ? Et le leur ont fait sentir ! Les enfants en sont-ils tous traumatisés, ensorcelés, pour autant ? Ou bien, le serions-nous tous et devrions-nous tous passer par ce processus de désensorcellement ?, c'est bien possible.

D'ailleurs, la formatrice en communication que je suis n'a pu se résoudre à traduire par « méchante » le mot « unartig » qui, dans le conte, qualifie la petite fille « pas sage ». Que c'est blessant pour cet enfant, ce bébé, qui ne fait que se comporter comme un enfant ! Et pourtant, combien d'enfants ne sont ils pas qualifiés de « méchants » lorsqu'ils ne se comportent pas exactement comme les éducateurs le veulent, comme des « images de papier gris », disait sa grand-mère à ma mère... C'est parfois le travail d'une vie de se débarrasser de qualificatifs douloureux qui nous ont été lancés et qui nous « collent à la peau » : il s'agit de nous « désensorceler » pour retrouver notre vraie nature « royale » ! Nous y reviendrons.

L'enfant a donc été blessée par le comportement d'impatience que toute mère « suffisamment bonne »⁴ peut avoir. Tous autant que nous sommes, nous avons été blessés dans notre petite enfance. La vie est blessante, à commencer par tous les arrachements auxquels nous sommes successivement soumis, la naissance, les absences, le sevrage, les séparations..., et tant de comportements de l'entourage. Mais les uns sont touchés par des comportements anodins pour d'autres et ceux-ci seront blessés autrement. « Si on est sûr d'une chose en arrivant au monde, c'est que l'on va vivre des épreuves » et les contes nous enseignent à en faire un parcours de croissance.

Ou alors parle-t-on ici des mères vraiment trop peu mères dans le sens de la patience maternelle à consacrer à l'enfant ? Et d'enfants qui, au total, n'ont pas été suffisamment enveloppés de bienveillance nourricière, que ce soit par leurs parents - les deux parents - ou d'autres adultes proches. Car enfin, « il faut tout un village pour élever un enfant », nous dit le proverbe africain.

Tiens !, il n'est pas fait mention du père. Alors, puisqu'elle est seule, « il était une fois » une mère (car la mère est une reine pour son enfant)... qui n'en pouvait plus d'être seule avec son enfant.

Admettons donc qu'il y ait une « faute », quelle qu'elle soit, au départ et à l'origine de la quête de réparation qui constitue l'essence du conte de *La corneille*. Ici, la faute pèse sur un bébé, le conte le souligne non seulement par l'insistance des deux premières phrases mais également par les nombreuses allusions au fait de manger, comme si le « stade oral » restait un principe actif chez les protagonistes :

Dans cette maison, il y aura une vieille femme ; elle te proposera à *manger* et à *boire*.
(...) Ah, je sais déjà que tu accepteras quelque chose de cette femme et que tu ne me délivreras pas.

Et en effet, par trois fois, l'homme ne pourra pas résister à l'insistance avec laquelle la vieille femme voudra le nourrir. Cette vieille femme ferait pour lui ce que la mère n'aurait pas assez fait pour son enfant, lui donner une nourriture affective. Mais elle le fait de façon excessive, car elle ne respecte pas la volonté de l'homme de s'abstenir. Elle veut le nourrir à contretemps⁵ et ne cherche pas (n'a pas la patience, tout comme la reine au début du conte) à

⁴ Cf. Winnicott

⁵ Comme si la mère avait vieilli et voulait se rattraper, mais il est trop tard, ce n'est plus d'être nourri (physiquement ou affectivement) par elle dont son enfant a besoin. Car, comme nous le verrons, une lecture possible du conte est de voir l'homme et la corneille comme deux facettes de la même personne.

connaître le besoin profond de l'homme, ses raisons de ne manger ni boire. Et celui-ci, pour sa part, n'aurait pas suffisamment mûri, dépassé l'âge « oral », pour pouvoir résister à la tentation.

Ce lien que je fais entre la reine et la vieille femme me semble confirmé par le fait que le même mot « *ruhe* » est utilisé dans leurs relations respectives : la reine avec l'enfant et la vieille femme avec l'homme. Dans les traductions de ce conte, une de ces répétitions n'apparaît pas, alors qu'en général, dans les contes, les répétitions ont souvent un sens.

- Dans la deuxième phrase du conte, l'enfant « ne se tient pas en paix » : et juste après, la mère dit que si sa fille était une corneille, elle aurait enfin la « paix ».⁶
- Et la vieille, par deux fois, ne laisse pas l'homme en « paix » jusqu'à ce qu'il mange.

Ecouter ce que le conte a à me dire...

J'en profite pour signaler à ceux qui désirent découvrir par eux-mêmes les sens possibles d'un conte que j'avais relevé les répétitions de ce mot bien avant d'en comprendre la raison.

Il y a divers moyens de percevoir comment un conte nous parle, notamment :

- le lire, le relire en laissant venir à soi les images, sensations, sons, ressentis, liens ;
- schématiser le déroulé du conte, dessiner des scènes ou des éléments du conte ;
- ressentir des analogies entre scènes ou objets ou phases du conte ;
- ressentir comment résonnent les images en vous, le bâton qui ouvre les portes en grand, le manteau, l'invisibilité... Ou encore une reine, une corneille... ;
- remarquer les répétitions de mots ou d'expressions⁷ ;
- chercher les sens possible de mots ou de noms propres. Je vous laisse écouter comment résonne en vous ce « château d'or de *Stromberg* » (« *Stromberg* » , la « montagne du flux ou du courant »), au sommet d'une « montagne de verre » ; et puis, vous laisser bercer par le conte, l'écouter, sans intention, le laisser simplement venir à vous.

C'est donc une association ou une alternance d'activité et de passivité à l'égard du conte. Mon expérience en est que, baignée dans le conte, petit à petit, il prend vie en moi, des liens se font, des significations émergent, une cohérence prend forme. Et tout à la fois, les pistes se multiplient et me troublent, des oppositions, des contradictions m'égarerent, c'est la magie du conte !

Le conte décrirait un chemin de maturation ?

La « faute » originelle pourrait donc aussi être en lien avec la non-attention pour le désir ou le besoin de l'autre. Cette attention est nécessaire dans nos relations humaines, que ce soit en se dégageant de ses propres besoins ou de ce qu'on imagine comme besoins de l'autre. Il s'agit là de caractéristiques d'un adulte réellement adulte, mûr, que ni la reine, ni la vieille femme ne seraient encore.

Le conte nous parlerait donc d'une évolution vers la maturité puisque la patience que la mère n'a pas, l'homme l'aura infiniment au pied de la montagne de verre à attendre, vainement peut-être, de pouvoir accéder à ce qu'il contemple tous les jours sans savoir comment l'atteindre. Et la capacité à différer le repas et le sommeil qu'il n'a pas chez la vieille, il l'a

⁶ A propos de l'enfant : « es hielt nicht Ruhe » ; la mère : « so hätt ich Ruhe ».

⁷ Les traducteurs ne traduisent pas toujours les répétitions par les mêmes mots français. Je fais ce travail d'aller vérifier l'original allemand des contes de Grimm sur l'excellent www.grimmstories.com où l'on peut mettre une traduction en vis-à-vis du texte allemand.

acquise, du moins pour le sommeil, lors de la dernière partie de son périple où il avance « jour et nuit ».

Enfin, j'extrapole en ressentant que la paix intérieure, qui ne dépend pas de la « paix » que l'autre me laisse, l'homme l'a acquise pendant cette année seul dans sa cabane au pied de la montagne. En effet, pourrait-il dire aux brigands « Dieu soit avec vous », s'il n'était pas lui-même « avec Dieu », dans une profonde paix intérieure ?

D'ailleurs, ce combat des brigands pourrait symboliser un dernier combat intérieur de l'homme en proie à une résurgence de ses propres démons. Ce n'est que lorsqu'enfin il s'en sera complètement libéré qu'il accédera au but ultime : le désensorcellement de la « fille de roi ». La libération de l'un coïncide avec celle de l'autre.

Bref, nous dirait le conte, il s'agit d'accéder à la sagesse, dont la pondération et la patience sont le signe. Je fais le lien entre la patience et chaque chose à son juste moment, en temps et en heure, comme on dit, avec les allusions cosmiques du conte. Le château du soleil d'or au sommet d'une montagne pourrait bien représenter le soleil, et le tour que la corneille en fait tous les jours représenterait l'écoulement du temps, jour après jour ou « année » après année. *Ce temps qui ne respecte pas ce qui se fait sans lui.*

Plus tôt dans le conte, on peut voir une autre allusion à l'écoulement du temps avec les étalons blancs pour la lumière du jour ; fauves pour le coucher du soleil ; noirs pour la nuit. En même temps, ces références au soleil peuvent symboliser l'aube (si l'on voit les étalons blancs comme représentant la pâle lueur du jour avant le lever du soleil) et le crépuscule de la vie ainsi que la mort. Étonnamment, cela se combine au même moment du conte avec l'arrivée de la corneille chaque fois à 14 heures, le moment le plus chaud de la journée.

Bien qu'il soit à l'âge adulte, l'homme, au début du conte, n'est pas mûr. L'image du grand tas de broussailles dans le jardin à l'arrière de la maison conforte cette idée. Il donne l'impression que le jardin n'est pas cultivé ou peut-être en plein défrichage, les broussailles⁸ en tas en attesteraient. En outre, le jardin est à l'arrière. Tout cela fait penser à « l'ombre » dont parle Jung. Cette ombre, ce dont nous n'avons pas conscience, est destinée à diminuer, se réduire au fur et à mesure de notre progression sur le chemin vers la maturité, et c'est cela qui permet à la sagesse de s'installer. La conscience et l'inconscience vont l'une vers l'autre et finiront par se fondre l'une dans l'autre, l'unité sera accomplie, la royauté atteinte, la personne sera roi ou reine de son royaume intérieur.

C'est ce chemin que l'homme va parcourir tout au long du conte.

La première étape en est la capacité à refuser calmement (ici : refuser la nourriture offerte par la vieille) sans pour autant rompre la relation. C'est ce que la mère n'a pas su faire envers son enfant : elle s'énerve et l'envoie au diable !

Cette capacité à refuser lorsque c'est nécessaire serait un aspect « masculin » de notre personnalité tandis que la satisfaction des besoins dits primaires, nourrir, câliner, donner de la tendresse serait plutôt sur le versant féminin. L'« idéal » est cet harmonieux équilibre entre l'un et l'autre : c'est cette quête-là aussi que nous, ainsi que l'homme et la corneille, poursuivons tout au long de notre vie.

⁸ Quoique le mot original allemand : « *Lohhucke* » ne semble pas traduisible (dictionnaire Reverso sur Internet). N. Rimasson-Fertin donne « broussailles » et A. Guerne « écorces ». La version néerlandaise donne « runton » (?), l'anglaise « tan » (?); l'espagnole, « cortezas » (écorces); la portugaise, « tufo » (touffe), l'italienne « torba » (tourbe).

Nous voyons la corneille nourrir l'homme d'une nourriture inépuisable. Il s'agit là d'une nourriture non-physique, qui évoque un mûrissement profond, d'ordre spirituel. Il s'agit aussi de ressources qui permettront à l'homme de surmonter les obstacles qu'il rencontrera sur son chemin et de les transformer en tremplins vers son but : le géant qui veut le manger sera la clé qui le sortira de l'errance.

La nourriture, matérielle, est omniprésente dans le conte

Avant d'en arriver au spirituel, le conte revient avec insistance sur la nourriture matérielle lors du curieux épisode avec les géants :

- « Tu arrives à point, je n'ai rien *mangé* depuis longtemps : je vais *t'aval*er tout de suite pour mon souper. »
- Mais comme l'homme a de quoi le nourrir, le géant est immédiatement apaisé : « Je voulais te manger seulement parce que je n'ai rien d'autre ».
- (...) L'homme veut continuer son chemin, mais le géant le prie d'attendre encore quelques jours, jusqu'à ce que son frère soit de retour : il est sorti chercher de quoi *manger*.
- Quand son frère rentre, ils lui demandent s'il sait où se trouve le château d'or de Stromberg, il leur répond : « Quand j'aurai *mangé* et que je serai *rassasié*, je chercherai sur la carte. »
- (...) « Je vais te porter à proximité du château, mais ensuite, je devrai rentrer chez moi pour *allait*er l'enfant que nous avons. »

La rencontre commence comme si le géant était un ogre puisque, tel celui du **Petit poucet**, il veut dévorer l'homme immédiatement, tout cru. Les ogres sont avides de chair fraîche, c'est la nourriture des animaux « sauvages » comme le **Loup** dévore **les chevreaux**. Tandis que dans **Hansel et Gretel**, la sorcière diffère la dévoration non seulement par la cuisson⁹ mais en outre par le temps d'attente que Hansel ait engraisé : il y a là déjà une évolution vers un certain contrôle de l'impulsivité.

Ce détour du conte s'adresse aux couches profondes de notre inconscient proches de notre petite enfance baignée dans l'angoisse de dévoration et autres « terreurs sans nom »¹⁰. Elles trouvent leur origine dans la période où sans accès à la parole, donc sans conscience ni psychisme développé, nous avons vécu une succession d'expériences traumatiques littéralement *insensées* puisque le sens naît des mots. A commencer par notre naissance suivie de notre dépendance absolue : quelle solitude et quel angoissant sentiment d'abandon total chaque fois que nos appels à l'aide restaient vains.

Mais grâce aux ressources offertes à l'homme par la corneille, sa rencontre avec le géant se transforme immédiatement, sans transition, en partage entre personnes tout-à-fait *humanisées* : don de nourriture, échanges de paroles, contre-don sous forme de service rendu.

Cette rencontre qui passe si vite de la peur au dialogue symbolise aussi nos peurs de l'autre. Tous n'éprouvent pas cette appréhension dans leur vie d'adulte mais tous, nous l'avons vécue bébé sans en avoir gardé aucun souvenir.

⁹ Le géant affamé et entièrement soumis à la pulsion orale au point de vouloir dévorer l'homme tout cru, en devenant un hôte serviable, est passé de l'*état de nature* à l'*état de culture*, selon les termes de l'anthropologue Claude Lévy-Strauss).

¹⁰ W. Bion cité par Bernard Chouvier dans *La médiation thérapeutique par les contes*, Dunod, 2015, p. 6. Il y a beaucoup à dire sur ces contes d'ogres, de sorcières et de bêtes sauvages dévoreuses dont sont les petits enfants sont friands. Racontez-les leur, ils en ont besoin pour apaiser leurs terreurs !

Ce livre vous éclairera sur ce point, ainsi que celui de François Flahault, tout aussi excellent et un peu plus compliqué, *La pensée des contes*, disponible en PDF à l'adresse <http://www.francoisflahault.fr/contes.php>

Pourquoi ce conte passe-t-il par cet épisode des géants qui semble une digression inutile ? Mystère, si ce n'est que celui-ci est bien dans la logique de la maturation dessinée tout au long du conte.

Comme si la maturation spirituelle ne se faisait que par le passage obligé de la maturation physique et de la maturation psychologique et relationnelle.

Comme si aussi, une peur actuelle se confondait avec une terreur ancienne : quel choc de voir quelqu'un apparaître au milieu de la profonde forêt d'où l'on ne parvient pas à sortir depuis dix-sept jours, surtout si l'on sort d'une nuit sans sommeil à l'écoute de cris et de plaintes. Il apparaît comme une menace, un géant effrayant comme les adultes inconnus de mon enfance, ou comme ceux qui prenaient soin de moi, parfois avec leurs impatiences et leurs menaces...

Et comme si, sur le chemin, les progrès et les régressions étaient notre lot inévitable. Mais plus nous progressons, plus les retours en arrière, les abandons aux terreurs et pulsions incontrôlables, sont brefs et rapidement surmontés : en un instant, le géant s'adoucit et la relation entre lui et l'homme s'équilibre et s'installe comme une relation d'égal à égal et d'échanges cordiaux.

Mais, bon sang !, au petit matin, quand vient l'heure où on allume les bougies, c'est le moment des rêves dont on se souviendra. Cet épisode peut aussi représenter une intuition de l'homme qui lui donne enfin la direction du château d'or de Stromberg et l'assurance d'y parvenir. Et n'est-on pas figé de surprise, ou de peur, au moment de faire le dernier pas qui verra la sortie de l'impasse ou du trou noir, la réalisation d'un objectif qui semblait irréalisable ou l'issue heureuse d'un projet difficile dans lequel on s'est lancé sans trop savoir pourquoi ?

La corneille nourrit aussi l'homme en confiance en lui

Pour en terminer avec la nourriture physique, même à la fin du conte, c'est attablée, semble-t-il, que l'homme trouve la corneille puisqu'elle a une coupe de vin devant elle. Cela fait donc une dizaine d'évocations du fait de manger ou de boire ! Ce ne sont que les tout petits qui ont besoin, ainsi, à tout moment, de se nourrir ! Et voici encore un indice de ce que le conte a, aussi, parmi tant d'autres significations qui s'entremêlent, à voir avec les besoins de l'enfant :

Je vois bien qu'ici, tu ne peux pas me délivrer. Mais si tu veux toujours me délivrer, viens au château d'or de Stromberg. *C'est en ton pouvoir, je le sais avec certitude.* »

L'enfant apprend tout petit à petit avec essais et erreurs, c'est dans sa nature. Donc, cette incapacité que l'homme a, au début, de résister aux tentations et aux besoins physiologiques est toute naturelle pour un enfant, même si des circonstances exceptionnellement importantes (sauver, délivrer la corneille) le demandent. Mais il apprendra. Et ne pourra le faire que s'il est étayé par des parents ou tuteurs *patients* et confiants dans ses capacités (voir aussi **Le vaillant petit tailleur**) à franchir, finalement, les obstacles.

Dans cette partie-ci du conte, c'est la corneille qui fait office de parent « suffisamment bon » pour l'homme : « C'est en ton pouvoir, je le sais avec certitude ». Alors même que lors de sa rencontre avec l'homme elle a fait le contraire en lui annonçant « je sais déjà que tu accepteras quelque chose de cette femme et que tu ne me délivreras pas » ! Le processus de maturation se fait en parallèle, simultanément, chez la corneille et chez l'homme.

Le conte nous montre donc un lent et long processus de dégagement de nos postures primaires et de maturation vers l'adulte accompli. Ce processus passe par des avancées et

des reculs, des succès et des échecs. Tomber et se relever, l'homme le fait littéralement au pied de la montagne de verre ! Mais là, il est devenu assez mûr que pour *patienter* et persister dans l'attente de je ne sais quoi qui lui permettra enfin d'arriver en haut. Et le conte insiste sur le fait qu'il faut monter haut : c'est non seulement en haut de la montagne mais aussi tout en haut du château qu'il trouvera la fille de roi tant espérée.

Un chemin vers l'unité perdue

Avons-nous répondu à la question posée au départ : qui est le héros de ce conte ? La corneille, dont il porte le titre ? L'homme dont les péripéties pour la rejoindre et ainsi la libérer forment la trame du conte ? La reine, le sujet du commencement du conte ? Revenons un moment à elle.

Elle n'est pas en paix car un tout petit enfant, une petite fille, s'agite dans ses bras et n'est lui-même pas en paix. Et si c'était quelque chose en elle, la mère, qui s'agitait ? Une chose « encore petite ». Est-ce l'enfant blessé en elle qui serait réveillé par l'enfant réel qu'elle a mis au monde il y a peu.

Ou bien, cette chose en elle serait-elle une part d'elle-même « encore petite » et qui s'agite car elle demande à grandir, à prendre une place plus importante dans sa vie ? Et comme elle ne l'entendrait pas, la « chose » s'agitait de plus en plus pour être vue, entendue, prise en considération ? Et la femme voulant « la paix » la refuserait au point qu'elle s'échappe, s'envole, la femme perdant ainsi un aspect essentiel d'elle-même ?

On pourrait dire que c'est la partie masculine en elle, la partie active, volontaire, cérébrale, solaire qui empêche cette poussée de vie inconnue, mystérieuse qui fait peur peut-être, de se déployer en elle. Cette entité mystérieuse serait une part plutôt féminine, lunaire, reliée à l'intuition et aux profondeurs inconnues de notre être. Et tout le conte serait la quête de cette femme à la recherche de la réunion harmonieuse de ces deux entités également indispensables à son épanouissement d'être humain.

Et les brigands ? Ne sont-ils pas une métaphore du conte tout entier ? Ils se tapent dessus pour savoir s'ils doivent rester ensemble ou se séparer. Se battant, ils sont de fait séparés, n'arrivent pas à s'unir alors que la quête du conte est de retrouver l'harmonie et l'unité perdues. Quel soulagement pour moi d'avoir ainsi une explication au vol des objets magiques par trahison, ce qui m'indignait¹¹ : ils seraient punis à cause de cette contradiction ! Paradoxalement, *ce sont justement ces êtres désunis qui apportent enfin au héros le sésame qui le conduira à l'union rêvée*. Peut-être parce que c'est le mouvement de la vie, le passage éternel d'un pôle à l'autre, jour-nuit, attraction-répulsion, ordre-désordre, expansion-contraction... indissociables les uns des autres. Mais quand l'union, l'harmonie sont rompus, on a l'impression qu'ils nous ont été volés !

Finalement, qui est donc le héros du conte ? Tous en sont les héros ! C'est le lecteur, l'auditeur qui vivra le conte à sa manière et s'identifiera plutôt à l'un ou l'autre point de vue du conte. Et l'impression que nous laissera le conte peut changer selon le moment ou la période de vie où nous serons en contact avec lui.

Nous pouvons aussi lire le conte, et c'en est la lecture la plus profonde, comme la description de diverses facettes d'une seule et même personne. Le conte nous montre comment notre personne divisée va vers l'unité, vers la complétude, vers notre nature « royale » intérieure.

¹¹ Dans *La boule de cristal* et *Le roi de la montagne d'or*, il y a une scène semblable mais c'est par inadvertance, tellement il est pénétré de sa quête, que le héros garde les objets magiques.

L'envol de la corneille serait alors la perte que fait l'enfant de son « être de nature » au moment d'un choc tel dans sa relation avec sa mère que ce qu'elle vivait jusque là comme une fusion en vient à se rompre. C'en est fini de l'expérience de l'unité avec le tout, c'est la naissance du « moi ». Les traditions spirituelles parlent de l'« ego », du « moi conditionné » par la culture et l'éducation, Jung le nomme « la persona », notre masque social, la psychologie parle du « faux self » lorsque ce mécanisme en arrive à couper l'individu de toute intériorité.

« En même temps, il y a en nous tous un être inconditionné qui aimerait se manifester pendant toute notre vie depuis la petite enfance ». L'expérience d'« éveil » serait un « recommencement de l'expérience que fait l'enfant au stade pré-intellectuel », « l'expérience de la non-dualité sujet-objet » ; « expérience d'une sensation nouvelle qui, en même temps, est l'expérience d'une sensation ancienne » ; « une reprise de contact avec son *être de nature* » ; « une expérience grâce à laquelle l'homme reconnaît, ne serait-ce qu'un instant, qu'il est quelqu'un d'autre que le Moi auquel il est resté jusque-là identifié ».¹²

J'ai cité ici Graf Durkheim mais tant d'autres disent la même chose avec d'autres mots en parlant, par exemple, du contact avec l'« Etre », de l'expérience de ne faire qu'un avec tout, de l'union du conscient et de l'inconscient symbolisés dans ce conte par les retrouvailles de la jeune fille avec sa vraie nature royale et par l'union du masculin et du féminin. L'anneau d'or est le symbole de tout cela (et pas seulement le symbole de l'union de l'homme et de la femme).

Dans d'autres contes, c'est une balle d'or qui en est le symbole, balle que possède l'enfant mais qu'il perd en grandissant tout comme l'enfant de ce conte-ci a perdu sa *vraie nature*, sa nature pleine, intégrale, unie, en se métamorphosant en corneille. La sphère ou l'anneau, perfection géométrique offrant la plus petite surface pour un volume donné, et l'or, métal incorruptible puisqu'il ne s'oxyde pas, lumineux, signe de richesse spirituelle.

En guise de conclusion, une proposition de déroulé du conte

Il était une fois ce qui arrive à tous les enfants, la blessure et la perte de l'Un, la naissance de l'ego, du masque social.

La corneille est une partie de cet être qui vient de se diviser, peut-être justement celle qui vole, près des cieux.

Et l'enfant est resté.

Cet enfant, devenu homme, est un jour, dans une sombre forêt, irrésistiblement appelé par quelque chose de lointain, dont il n'a aucune idée. Il entend l'appel, y répond, mais il n'est pas assez convaincu pour éviter les pièges sur la route.

D'ailleurs, la corneille non plus n'est pas très convaincue de sa demande puisqu'alors même qu'elle la formule, elle annonce déjà que sa réalisation est impossible.

Après les chutes de l'homme qui ne s'est pas montré capable de surmonter les difficultés de l'épreuve, l'appel se fait plus pressant, plus confiant aussi en sa capacité à y répondre. La corneille lui offre même des ressources inépuisables. Maintenant, elle est prête, elle a foi en lui et elle attendra. Son rôle actif dans la quête de l'homme s'arrête là.

¹² Jacques Castermane, *Comment peut-on être zen ?*, Marabout, 2012, p.67 & 64

Parallèlement, l'homme se décide fermement à répondre à l'appel.
Mais que faire ? Où aller ? Comment ?
Qu'importe, il se met en route et ne s'arrêtera plus.

Il est pourtant arrêté au pied du but, bloqué, incapable d'aller plus loin.
Cette fois, il n'a aucune ressource, aucune aide.
Qu'à cela ne tienne, il campera ici et attendra.
L'attente est longue.

La sérénité semble le gagner au point qu'il désire la transmettre à d'autres.
Et par ce don même, les ressources sont là, qui le mènent au but immédiatement, sans étape
ni médiation supplémentaire : il accède à l'union et à la royauté.

Unifié, roi en son royaume, il a achevé le périple entamé avec l'appel initial :

Libère-moi, « Va vers toi »¹³.

Envoi

Et maintenant, oubliez tout ceci !
A vous, avec vos propres associations et liens, de tirer de nouveaux fils qui vous mèneront
petit à petit vers une cohérence de sens qui émergera lentement en vous et qui sera la vôtre.

Courte bibliographie

Beaucoup de livres savants commentent les contes populaires, je me limite ici à quelques
livres assez faciles à lire. Notez que je n'ai trouvé nulle part de commentaire spécifique de ce
conte-ci.

- Chouvier Bernard, *Le pouvoir des contes*, Dunod 2018
- Gougoud Henri, *renaître par les contes*, Albin Michel *Spiritualités*, 2017
- Kranenburg Marcus, *La sagesse cachée des contes de Grimm*, Triades, 2014
- Mallié Myriam, *Conter*, Esperluète éditions, 2013

Pour ceux qui désirent approfondir le sujet :

- Marie-Louise von Franz, collaboratrice de Jung, a écrit plusieurs livres sur le sujet.
- Eugen Drewermann est l'auteur de petits livres de « psychanalyse d'un conte de Grimm »
dont certains sont épuisés mais achetables d'occasion sur Internet.
- Bernard Chouvier, *La médiation thérapeutique par les contes*, Dunod, 2015

De très nombreux autres auteurs livrent leurs réflexions sur les contes traditionnels, leurs
écrits reflètent plus ou moins explicitement leurs formations, lectures, influences – et je ne fais
pas exception ! Tous sont intéressants à découvrir, seuls me lassent ceux qui semblent n'avoir
qu'une seule étroite clé de lecture appliquée systématiquement à tous les contes qu'ils
abordent : quelle tristesse de les appauvrir à ce point, de les trahir même, car c'est justement
leur infinie polysémie qui fait leur richesse, leur charme et leur immortalité.

Florence André-Dumont, juillet 2018

¹³ Dans la Bible, c'est avec ces mots qu'Abraham est appelé à quitter son pays et que le bien-aimé du Cantique
des cantiques parle à sa bien-aimée.